

La graphie de Conflans pour le patois savoyard

Gaston Tuillon

Des Savoyards, écrivains, linguistes ou amis du patois, se sont réunis à Conflans, pour établir une graphie commode, pour écrire des textes en patois savoyard. « Encore une graphie particulière ! » dira-t-on. Eh bien ! non, cette graphie de Conflans n'a rien de particulier, car elle repose sur deux observations qui ont gagné facilement l'unanimité des patoisants.

Les patois savoyards sont diversifiés ; mais chacun d'entre eux, même le plus original, est l'égal de chacun des autres et mérite les mêmes égards.

Il est difficile pour un patoisant de jongler avec des systèmes graphiques différents ; s'il est facile d'être bilingue, à l'oral, il est beaucoup plus difficile d'être graphiquement bilingue, quand il s'agit de deux systèmes linguistiques proches l'un de l'autre, comme le patois et le français.

Aussi le groupe de Conflans a-t-il admis le principe de conserver en gros l'ensemble des conventions graphiques du français et de voir de quelle façon on pourrait les appliquer pour transcrire les sons des patois savoyards. En somme, les Savoyards ont imité le Valdôtains, dans les principes généraux sur lesquels est établie la graphie, qu'on pourrait appeler "la graphie de Saint-Nicolas" et que M. Schüle a expliquée clairement dans une plaquette largement diffusée en Vallée d'Aoste.

Les patoisants savoyards réunis à Conflans n'ont pas cherché à faire prévaloir l'un des patois sur l'ensemble des autres, ni celui d'Annecy, ni celui de la région chambérienne, ni celui de quelque lieu que ce soit. Il ne manque pas d'écrivains savoyards qui ont écrit en patois ; et pourtant personne n'a été tenté de prendre pour modèle le système d'un auteur, même pas d'un auteur célèbre, comme Amélie Gex, qui aurait pu faire facilement l'unanimité du point de vue littéraire. Personne n'a cherché à unifier l'ensemble au profit d'une région, au profit de la série d'habitudes d'un groupe d'écrivains ou de lecteurs, au détriment de tous les autres. Personne n'a cherché à construire une langue théorique moyenne ; tout le monde a voulu conserver la diversité et la richesse de toutes les régions de la Savoie. En somme, la mode unificatrice dont les patois ont tant souffert, au profit d'une langue nationale, qui est nécessaire mais qui ne doit pas nécessairement éteindre ou tuer les autres façons de parler, cette mode-là qui privilégie l'un et supprime l'autre, cette mode-là, personne n'en a voulu. Le groupe de patoisants s'est donc mis au travail et s'est demandé : « Comment allons-nous écrire ceci ? Comment allons-nous écrire cela ? ».

Quand on écrit du francoprovençal avec les conventions graphiques du français, la première difficulté qu'on rencontre est celle de la transcription de l'accent de mot. Les scribes savoyards et valdôtains du Moyen Age, dans leur textes en



La fête du Concours Cerlogne à Verrayes

français ou en latin, étaient obligés d'écrire des noms propres se terminant par une voyelle inaccentuée finale : une lecture à la française aurait déformé ces mots. Aussi ont-ils trouvé un signe pour dire que cette voyelle finale ne devait pas être lue lourdement comme s'il s'agissait d'un mot français ce signe – qui aboutira à des catastrophes de prononciation en Savoie – est le -z final. Cette consonne, dans des mots comme *Clusaz, Loutraz, Terraz, La Féclaz* signalait que le -a atone devait être prononcé faiblement et que, si l'on franchissait la forme, elle devrait se terminer par un -e muet. Les Savoyards réunis à Conflans savaient trop à quelles prononciations catastrophiques ont abouti ces graphies à -z final ; ils n'ont pas imité les scribes médiévaux. Pour faciliter la lecture du patois savoyard pour des gens habitués à la phonétique française, ils ont décidé de souligner la voyelle tonique des mots, quand l'accent ne porte pas sur la dernière syllabe : les mots précédents seraient ainsi écrits : *Cluza, Loutra, Terra, La Fécla*. Cette indication est nécessaire en France.

Un autre principe d'écriture a été adopté : ne pas écrire de lettres étymologiques ou grammaticales, quand la pratique orale ne les prononce pas. Pourtant les conventions françaises d'écriture sont si riches en lettres inutiles que les habitudes de lecture en sont déformées. Aussi sur certains points, la graphie de Conflans admet quelques petites entorses : la rigueur cartésienne dans l'application des principes a cédé le pas à la commodité de la lecture. Ex. : Ce qui est prononcé en quatre sons (rvir) : c'est le nom de la "rivière", surtout en prononciation de Savoie du Nord qui escamote les voyelles finales : e, é.

Ceux qui voudront écrire *rvire* seront compris, sans être repris.

Le -z- : sur ce point aussi, la pure logique aurait voulu qu'on se contente d'un seul degré d'opposition qui permet d'écrire -z- la sonore et donc -s- simple, la sourde. Mais si on écrivait avec un seul -s- le mot qui est passé en français sous la forme de *casse* et qui signifie un «éboulis de pierres sur un versant de montagne», on favoriserait des erreurs de lecture.

Aussi écrit-on : *na cassa* – “une caisse”. *na rouza* – “une rose”.

On pourrait évoquer bien d'autres détails sur les difficultés rencontrées : ils sont tous consignés dans une plaquette d'une dizaine de pages qui a été publiée par les *Amis du Vieux Conflans* et qui est diffusée par le Musée de Conflans. Les parlers de Savoie connaissent de façon presque générale, une paire de consonnes interdentes (la sourde et la sonore) que l'écriture française ne permet pas d'écrire : la graphie de Conflans a adopté les conventions à deux lettres : *sh, zh*.

L'essentiel du système repose sur la commodité pratique. Il s'agit de permettre à tout Savoyard, qui en sent le besoin et l'intérêt, d'écrire en son patois, d'une façon qui soit claire pour tous et qui respecte les différences linguistiques de chaque communauté montagnarde. Quand un patoisant ouvre la bouche pour parler en son patois, il montre immédiatement sa carte d'identité d'origine : « Je suis de là et non d'ailleurs » dit la façon qu'il a de prononcer les mots. Cette sincérité, cette simplicité, cette fierté, la graphie de Conflans les conserve, autant qu'une écriture peut le faire, en respectant, en sauvegardant les différences linguistiques de chacun.



Les élèves de Verrayes souhaitent la bienvenue à la fête du Concours Cerlogne

Et cela ne veut pas dire que le dialecte savoyard n'existe pas, que la langue savoyarde n'existe pas, pour parler comme certains, et pour parler plus simplement, cela ne veut pas dire que le savoyard n'existe pas. Les variations géographiques qui créent l'infinité des patois de villages constituent la condition naturelle d'une langue qui s'étale sur un espace. L'uniformité n'est pas naturelle. L'uniformité est le produit de la contrainte ; contrainte utile et même nécessaire, c'est un autre problème que nous ne poserons pas ici. L'uniformité n'est pas le bien en soi, même pas pour une langue. En effet, dans la situation linguistique naturelle, telle qu'on la connaît en Savoie et dans la Vallée d'Aoste et dans toutes les régions, chaque patois de village a une existence claire et affirmée. On le définit par un certain nombre de différences par rapport à ses voisins ; les différences le distinguent. Mais les patois d'une même région ont aussi entre eux beaucoup de ressemblances. Ce sont les différences qui attirent l'attention ; plus discrètes et plus essentielles, les ressemblances permettent l'intercompréhension et permettent à chacun des patois d'assurer sa fonction de communication, non seulement à l'intérieur du même village, mais aussi à l'intérieur de la même région linguistique, de la même région humaine.

Cette vision de choses permet de dégager ce qu'est le niveau linguistique supérieur. Qu'est-ce que le savoyard ? Le savoyard est l'ensemble des ressemblances qu'ont entre eux les deux ou trois cents patois savoyards. Le savoyard n'existe nulle part à l'état pur. Il existe dans toute la Savoie, mais associé à des différences locales. Ces différences des patois assurent la distinction entre chaque vallée, entre chaque commune ; mais les ressemblances permettent aux gens de se comprendre.

Faut-il vraiment extraire ces ressemblances, les codifier dans une grammaire et dans un dictionnaire unitaires et unificateurs ? Cela est nécessaire pour une langue qui veut devenir instrument de pouvoir ou moyen de culture sur un très grand espace géographique, notamment sur un espace géographique qui dépasse le domaine de ses dialectes. Interviennent alors les Malherbe et les Vaugelas : ils font un utile travail, avec leur férule ; mais ce travail est ingrat, dominateur, irrespectueux des droits de chacun, il bouscule les uns et les autres, surtout les gens qui habitent loin du centre où règnent la culture et le pouvoir. Pourquoi imiter Malherbe et Vaugelas, si on a la chance de vivre dans des vallées heureuses où chacun peut parler à tous ses compatriotes, comme il parle à son voisin qui habite de l'autre côté d'un mur mitoyen ?

Conscients de cette situation linguistique favorable qu'offraient les patois savoyards, ceux qui se sont réunis pour établir la graphie de Conflans ont voulu que l'écriture des patois savoyards conserve l'image de la diversité, c'est-à-dire de la richesse. Ils ont eu l'humilité de ne pas imiter Malherbe ou Vaugelas, dont l'action s'inscrivait dans un autre dessein.